

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Nos lectrices songent-elles que le 1^{er} mai approche? Le 1^{er} mai, c'est-à-dire l'ouverture de l'Exposition universelle, et par suite l'arrivée à Paris d'une foule d'étrangers venus de tous les pays du monde, sans compter les parents et amis de province, et une quantité de gens qui ne sortent de leur coquille que lorsqu'une curiosité aussi légitime les y pousse. Voilà, certes, bien des devoirs qui vont nous incomber à tous! Hospitalité franche et gracieuse d'un côté, gratitude et témoignages d'admiration de l'autre.

Le rôle le moins important ne sera pas celui qu'auront à remplir les femmes pendant la période de l'Exposition. A elles de représenter le plus dignement possible la beauté, la grâce et le goût, pour le plus grand honneur de leurs pays réciproques. Or, il n'y a pas de temps à perdre, il faut se préparer; quelques maisons de couture ont, du reste, pris les devants et, grâce à elles, le costume « Exposition » est créé. C'est ainsi qu'on nomme le costume court dont nous avons dernièrement signalé l'apparition et reconnu l'urgence.

Au premier mot de robes courtes, beaucoup de femmes jettent les hauts cris : comment va-t-on les faire? conservera-t-on la forme princesse? etc., etc.. A cette dernière question nous répondrons tout de suite : « Oui; comme genre, du moins. » Pour l'arrangement, la façon et la garniture, on trouvera de précieuses indications à suivre sur les costumes d'enfants, qui ont aujourd'hui une tournure charmante. Voici, au surplus, un type de costume Exposition : — Le jupon tombant à la cheville est en faille puce, plissé à plis plats derrière et armé dans le bas d'un volant froncé. Polonoise en cachemire beige de ton mastic; le devant est rayé par trois bandes de pékin assorti aux deux teintes; le dos, rayé de même, ne forme, pour ainsi parler, qu'une demi-princesse, c'est-à-dire qu'il se termine en longue basque. Le bas de la basque est percé de deux larges œillets, à travers lesquels viennent passer les extrémités pointues des côtés de devant, qui retombent ensuite sur le jupon, où ils forment garniture. Les manches sont rayées de bandes de pékin

qui se terminent en boucles plates. Une écharpe reversible, dont les bords sont garnis de bandes pareilles, se noue devant et complète le costume.

Il est tout à fait de mode, en ce moment, d'employer certains tissus (pékin, Pompadour, riches brochés, etc.) comme garnitures; on en fait des bandes droites, des revers, des plastrons, de longs gilets, des retroussis lavandière, etc. Ce retroussis « lavandière », dont l'avenir nous promet de nombreuses éditions, se comprend de plusieurs façons; la plus ordinaire est celle qui consiste à retourner le bas de la tunique ou seconde jupe par devant, en arrêtant les draperies sur le côté, tout en répétant la même disposition derrière. C'est bien simple, on le voit, et nous ajouterons que c'est précisément ce manque de recherche qui fait la grâce du modèle. L'envers du vêtement, qu'on est censé montrer, devient le point de mire, parce qu'on profite de l'occasion pour étaler de riches doublures de faille ou de tout autre tissu choisi pour la circonstance.

Nous avons vu, dans ce genre, un costume de mérinos écossais, de teintes nouvelles, bleu sur vert, à filets rouges et jaunes. Le bas du jupon court est découpé en dents crénelées, lisérées de faille rouge, et qui reposent sur un volant de faille bleue plissée. Le retroussis lavandière est formé, sur la tunique, par une sorte d'écharpe de faille bleue posée à plat, avec revers semblable derrière. Gilet Louis XV en faille bleue; le corsage à basque entouré

de liséré rouge, avec pli postillon en faille bleue derrière. Parement reversible en mérinos écossais et faille bleue au bas de la manche.

Nous avons indiqué, dans un de nos précédents articles, la mousse de dentelle comme étant une des plus précieuses créations de la saison. Ces ruches de petite dentelle, très-rapprochées les unes des autres et cousues sur des bandes de tulle de différentes largeurs, constituent la garniture la plus vapoureuse que l'on puisse



P. N° 413. — TOILETTE DE « TOUR DE LAC ». Modèle de M^{me} Ad. Koenig (rue Monsigny, 19), dessiné par M. E. Préval.

désirer. On l'applique aussi heureusement au vêtement et à la confection qu'aux chapeaux et à la lingerie. — Nous avons noté une délicieuse capote noire, entièrement composée de ces petites ruches. Par derrière, un piquet de roses rouges est fixé au bas de la calotte, et son feuillage, très-léger, remonte en une gerbe flexible qui dépasse le sommet. Brides de ruban moiré noir à envers rouge, et tour de tête de tulle bordé de petites perles rouges.

Toutes les jolies femmes sont coiffées du peigne à galerie et boules d'or. Elles le posent sur le devant de la tête, de manière que les perles restent en dehors du chapeau. Rien n'est plus seyant; il faut dire aussi qu'il y a plusieurs grandeurs de peignes, de petits peignes pour les côtés, et de vrais diadèmes. Ajoutons encore que si le plus grand nombre sont en or, il en est aussi en argent, et nous ne saurions dire lequel des deux va le mieux; dans tous les cas, c'est affaire de goût et de physiognomie.

Cette belle passion du clinquant, dont la mode nous affuble depuis quelque temps, n'est pas près de se calmer, si nous en jugeons d'après les stocks de perles, de dorure et de fausse bijouterie qui encombrant les magasins, — sans compter les modèles de lingerie créés ou en voie d'exécution. Dans cette dernière catégorie, nous citerons une nouveauté peut-être un peu recherchée, mais qui ne manque pas d'un certain charme. Il s'agit de fichus ou cols Richelieu en dentelle blanche, brodée de mignonnes fleurettes de toutes couleurs, fixées par des perles qui forment le cœur de la fleur. L'aspect de cette dentelle Watteau est fort singulier et l'on n'en comprend pas tout d'abord le travail. Des bouclettes de ruban Pompadour étroit accompagnent ces parures, et les nuances, qui doivent être douces, se confondent dans une harmonie parfaite. — Nous avons vu également des pouffs très-réussis dans ce style; le fond mou est en gaze Pompadour, la dentelle Watteau est coquillée tout autour, et des abeilles ou des papillons d'or en fixent les plis sur le sommet.

Nous n'avons pas encore signalé à nos lectrices l'entrée dans les modes de la coiffe *Elisabeth*. C'est un petit bonnet qui ressemble à une capote, ayant une passe, un fond et un bavolet. Cette coiffe se fait en tissu épais et riche velours, lampas ou drap d'or; elle est bordée d'un ruban légèrement froncé et d'une dentelle de valeur, vieille malines ou point. Quelquefois il y a un ornement sur le côté, soit un gentil piquet de fleurs ou de plumes, soit un motif de bijouterie. Enfin, des brides de ruban forment un nœud sur le bavolet pour retomber ensuite et terminer le tout.

Mary d'AUBERVILLE.

Description des gravures dans le texte.

P. N° 413.

TOILETTE DE « TOUR DU LAC ». — Costume de mohair granité, de ton mastic, et faille assortie. Jupon de faille, entouré de trois volants plissés. — Grande polonaise, de coupe princesse; le devant se ferme sur le côté, et l'ouverture suit une ligne légèrement biaisée vers le bas. Une bande de duvet, de ton assorti, garnit les bords de cette ouverture et du tour de cou. Deux pattes, formées par l'étoffe du devant gauche, sont fixées sur la bande de duvet par une boucle dorée; l'une est posée à la hauteur de la taille, l'autre dans le bas du tablier, où elle soulève quelques drapés. Une tunique entourée de duvet est posée au bas du dos, qu'elle complète, en formant une traine sur celle du jupon; elle est réunie aux côtés de devant, qu'elle resserre à l'aide de cordons fixés au jupon même. Plissés de faille au bas de la manche et nœud de ruban. — Lingerie en crêpe lisse plissé. — Chapeau rond en paille ondulée, garni d'une écharpe de gaze Pompadour, avec piquet de feuillage et de fleurs des champs. — Prix du patron épinglé : 5 francs.

G. N° 878.

TOILETTES DE RÉCEPTION. — 1. Costume en foulard de deux tons, pour petite fille de cinq à sept ans. — Robe de forme princesse, en foulard mastic; plastron-tablier, volant plissé en faille bleu martin-pêcheur. Une dentelle russe en soie de deux couleurs constitue la garniture de la robe et encadre le plastron. — Lingerie plissée. — Prix du patron épinglé : 3 francs.

2. Costume de faille cachou, avec garnitures de faille loutre. — Le dos, de forme princesse, forme manteau de cour à longue traine; ses bords sont ornés de plissés de faille loutre; deux plissés entourent la traine. Le devant se divise en deux parties: le corsage et le tablier. Ce dernier, bouillonné et rayé de coulisses, est entouré, dans le bas, de volants plissés et froncés, alternés et se rapportant aux deux couleurs du costume. Le corsage, genre cuirasse, est encadré de passementerie à disposition de feuillage découpé et brodé de jais; cette passementerie constitue une sorte de plastron. Même garniture, avec volant plissé, au bas des manches. — Lingerie plissée en organdi et valenciennes. — Prix du patron épinglé : 8 francs.

G. N° 886.

TOILETTES DE PROMENADE. — 1. Costume de casimir gris et tissu broché violet sur gris. — Forme princesse; plastron de casimir pour le milieu des devants, et panneaux de broché pour le reste, c'est-à-dire pour les côtés de devant. Le dos est en casimir et à traine; le bas est entouré d'un plissé et d'une bande de tissu broché. Une autre bande pareille, mais plus étroite, encadre la traine et le dos en remontant sur les côtés. Des pattes relient les deux panneaux; elles sont fixées au milieu du dos par des nœuds et des boucles argentées, au nombre de trois: une à la taille, les deux autres en dessous. Trois nœuds de cordelières violettes avec glands pendants, s'étagent sur les côtés. La manche, en casimir, est ornée d'une bande de broché posée sur la couture du coude et dans le bas. — Lingerie plissée. — Capote à passe de paille grise et fond mou en paille violette; les brides sortent des draperies du fond. Plume gris argent sur le sommet. — Prix du patron épinglé : 5 francs.

2. Costume princesse en faille vert myrte et tissu quadrillé de plusieurs tons. — Le devant se compose d'un plastron-gilet en tissu quadrillé (c'est la partie qui s'ouvre au milieu); les côtés de devant sont en faille, ainsi que le tablier, et tout le bas est bouillonné. Le milieu du dos est en tissu quadrillé; il forme une longue bande disposée en coques remontantes et terminées par un flot de rubans. Le milieu de la traine est couvert de plissés de faille de deux couleurs alternées; les côtés de la traine et du bas sont en étoffe quadrillée et se réunissent aux coutures de côté. Les manches sont entourées d'une bande de même étoffe. — Lingerie plissée. — Chapeau de paille orné de nœuds de ruban vert fixés, l'un au sommet, l'autre au bas du bavolet par des roses mélangées de feuillages. — Prix du patron épinglé : 5 francs.

Description de la gravure coloriée n° 1506.

TOILETTES DE COURSES. — 1. Robe princesse en faille réséda et tissu « bouclé » de teinte assortie. — Le devant de la robe, coupé très-long, est relevé sur les côtés derrière et forme des draperies qui vont se perdre sous les revers du dos. Ces revers, en tissu bouclé, partent en pointe du bas du dos et se rabattent de chaque côté de la couture du milieu de la jupe. Une traine rajoutée, entourée de franges pareilles au tissu bouclé, retombe sur celle de la robe à partir des revers. Un volant ruché borde le bas de la robe; il est surmonté devant d'une frange pareille à la précédente. Poche de faille sur le côté, reliée au dos par des cordelières de soie noire, fixées de place en place par des motifs de passementerie. Le haut de la robe est orné d'un col en tissu bouclé, formant deux pointes derrière et un long rabat devant; il est fermé devant par un flot de ruban à double face assorti. Double parement de tissu bouclé au bas de la manche. — Lingerie plate, avec jabot de dentelle. — Chapeau de paille de riz blanche, à double passe devant et derrière. La première passe est recouverte de velours noir sur le devant; elle est séparée de l'autre passe derrière par une

frange de mousse et de réséda. Piquet de fleurs jardinière sur le sommet, avec pouff de ruban ivoire et rouge sur le côté. Brides de ruban ivoire. — Prix du patron épinglé : 5 francs.

2. Costume de faille lilas et de broché mousseux mauve à pointillés jaunes. — Juppon de faille à longue traîne; haut volant plissé derrière, et volant plissé par groupes de plis et intervalles lisses sur le devant. — Polonaise en broché. Le devant s'ouvre en carré depuis l'épaule et se ferme sur le côté par une ligne toute droite. Boutons dorés ou de corne blonde. Un flot de ruban lilas et mauve orne le coin du carré de l'ouverture. De longs revers de faille lilas ornent le côté de la polonaise depuis le bas du dos, où ils sont retenus par un flot de ruban; ils sont réunis à la traîne par un nœud pareil. Le bas de la manche s'ouvre sur une fausse manche de faille; elle est garnie, au coude, d'un flot de ruban lilas et mauve. — Chapeau de paille grise, orné d'aubépine rosée, avec traîne de feuillage sur le côté derrière. Nœud et brides de satin gris. — Prix du patron épinglé : 5 francs.

Description de la grande planche n° 1507.

Substituée à la gravure n° 1506 pour celles de nos abonnées qui en ont fait la demande.

MODÈLES DE CHAPEAUX PRINTANIERS. — 1. Chapeau Béarnais, en paille bronze florentin bruni. Panache de plumes de même ton retombant sur la calotte, le pied dissimulé par un groupe de boutons de roses rouges et de chrysanthèmes jaunes. Une torsade de faille, de couleur assortie à la paille, entoure la calotte. Brides de ruban pareil.

2. Chapeau de paille noire. La passe, légèrement renversée devant, est doublée de satin noir. Touffe de roses de plusieurs teintes sur le côté, cachant le pied d'une plume noire qui retombe sur le côté opposé. Ruban de satin caroubier sur les côtés de la passe, encadrés de dentelle noire; les brides sont formées de ce même ruban. Volant de dentelle au bord du bavolet, avec cache-peigne de roses.

3. Capote de paille de riz blanche, à passe diadème, recouverte de velours rouge. Turban de soie crème plissée autour de la calotte et sur le bavolet. Plumes vert-olive sur le sommet, et guirlandes de feuilles de verveine rosée sur les côtés de la passe. Les brides partent du bavolet, où elles forment chacune un nœud; le tout est en ruban vert et saumon avec envers noir et vieil or.

4. Chapeau de crin noir, la passe bordée de velours. Dentelle noire tout autour de la calotte, avec un ruban moitié noir moitié jaune, qui forme les brides; ces dernières sont retenues par une traverse de ruban et des cordons de perles d'or et d'argent posés sur le bavolet. Plumes noires sur le sommet, le pied retenu par un piquet de fleurs.

Description de la figurine L. n° 161.

Annexe spéciale aux éditions n° 3 et n° 4.

TOILETTE DE VISITE. — Rithe mantelet. Visite en sicilienne noire, avec une couture cintrée dans le dos et une couture arrondie pour les épaules. L'ampleur du dos forme la manche (genre dolman) et les pans sont très-longs. Toute l'étoffe est brodée de palmes en perles d'or. Un marabout de dentelle entoure le cou et les bords intérieurs des pans; les autres bords du vêtement sont ornés d'un volant de dentelle ruchée et d'une belle frange composée d'enfilades de pomponnettes en satin noir et or. — Robe princesse en taffetas lilas; le bas garni d'une « mousse » de petits volants coupés à droite par une bande de velours noir. Le corsage est orné d'un gilet de velours, avec col *directoire* également en velours. Le milieu du dos forme une longue draperie, sorte d'habit dont les bords sont entourés d'un plissé de même étoffe, drapé et fixé au milieu du jupon par une traverse de velours. — Chapeau de paille de riz blanche, à diadème de velours. Plume blanche posée à cheval sur la calotte, le pied dissimulé par un pouff de grèbe avec aigrette, le tout doré, et flot de ruban lilas. — Prix du patron épinglé de la confection : 3 francs.

Patrons annexés au 1^{er} numéro d'avril.

Quelques erreurs de dates s'étant glissées dans l'indication que nous avons donnée des patrons reproduits sur notre feuille de tracés du 1^{er} numéro d'avril, nous croyons devoir rétablir ici cette indication en la rectifiant :

1. Costume pour fillette de huit ans, d'après la gravure coloriée n° 1509 E (fig. 6), qui sera annexée au numéro du 27 avril.
2. Toilette de communiant, d'après la gravure G n° 877 (fig. 4), publiée dans le numéro du 6 avril.
3. Confection visite, d'après la gravure coloriée n° 1505 (fig. 2), annexée au numéro du 6 avril.
4. Camisole ou chemise de nuit, garnie de broderie.
5. Toilette de couraès, d'après la gravure coloriée n° 1506 (fig. 2), annexée au numéro du 13 avril.
6. Costume de promenade, d'après la gravure coloriée n° 1508 (fig. 2), qui sera annexée au numéro du 20 avril.

AVIS IMPORTANT

La grève des ouvriers typographes, qui s'est produite inopinément à Paris il y a quelques jours, a jeté dans le service de nos journaux une perturbation que tous nos efforts n'ont pu éviter. Nous sommes les premiers à le regretter et nous prions nos Abonnées de vouloir bien user d'indulgence tant que durera cette grève. Nous nous empresserons, du reste, de faire droit à leurs légitimes réclamations, que nous leur demandons seulement de toujours formuler d'une façon bien précise et en ayant soin d'indiquer exactement le titre de leur journal ou, ce qui vaut mieux, de joindre la bande du dernier numéro reçu.

AD. GOUBAUD ET FILS.

PANORAMA DES MODES

POUR LA

SAISON DE PRINTEMPS ET D'ÉTÉ 1878

Le succès toujours croissant qui continue d'accueillir à chaque saison la publication de notre **Panorama des modes** est un trop précieux encouragement pour que nous n'y répondions pas de notre mieux. Nous avons donc pris, cette année encore, toutes les mesures nécessaires afin d'arriver à faire paraître dès le début de la saison notre **Panorama des modes de printemps et d'été**, et nous nous empressons d'informer nos lectrices que ce NOUVEAU PANORAMA est maintenant à leur disposition.

Ainsi que nous l'avons fait précédemment, nous leur offrons à titre de **Prime** presque gratuite, — vu la modicité du prix auquel nous sommes parvenus à l'établir, — une **MAGNIFIQUE PLANCHE DE MODES COLORIÉE**, tirée sur beau papier et de format exceptionnel. Cette planche comprend **quatorze figurines** plus grandes que celles de nos gravures ordinaires, représentant un ensemble de **quatorze toilettes absolument inédites**, aussi élégantes que variées et d'une exécution irréprochable.

Pour que notre **Prime** leur soit adressée dès son apparition, sans retard et *franco*, — roulée sur un bâtonnet afin d'éviter qu'elle arrive en mauvais état, — il suffit que nos lectrices nous en fassent la demande en y joignant la somme de **trois francs** en timbres-poste ou en un bon de poste au nom de **MM. AD. GOUBAUD ET FILS**, 3, rue du Quatre-Septembre, Paris.

NOUVEAUX MODÈLES DE CHAPEAUX (G. N. 867-883).

1. Chapeau *Alsace*, en paille bronze et or, à double passe : la première passe s'appuie sur les cheveux, la seconde est relevée; l'une et l'autre sont doublées de soie légère. Un nœud alsacien formant quatre coques, en ruban de satin caroubier, orne le dessous de la seconde passe. Un piquet de feuillage varié orne le dessus de la calotte; il est posé sur un autre nœud alsacien en satin caroubier d'où partent des brides de même ruban. Bouclettes courtes en ruban rouge sur le bavolet, maintenues par des roses thé avec feuillage.

2. Chapeau *Myosotis*, en paille grise. La passe, qui se rabat sur les cheveux, est bordée de velours bleu et garnie au sommet d'un nœud de même étoffe, accompagné d'une touffe de myosotis. Une draperie de ruban gris entoure la calotte et se termine derrière en pans flottants. Bouquet de plumes grises sur le sommet; touffe de myosotis sur le côté derrière.

3. Chapeau *Pont-Arcy*, en paille. La passe, relevée devant, est couverte de velours « puce »; elle forme de chaque côté une corne renversée. Les brides, en ruban jaune paille, sortent du creux formé par la

1. CHAPEAU *Alsace*.(Modèles de M^{me} A. Séguin (1, rue des Colonnes).

4. Chapeau *Petit-Duc*. Forme ronde en paille belge. La passe est bordée d'un velours marron. Une draperie de faille beige forme un nœud devant.

5. Capote de paille. Le bavolet est relevé de manière à former deux cornes couvertes de velours noir; la passe est bordée de même. Ruban de faille et satin jaune sur le bavolet et en draperie autour de la calotte. Un groupe de coques de même ruban orne le dessus du chapeau, ainsi que l'un de ses côtés; l'autre est orné d'un piquet de fleurs, avec boutons et feuillage. Bandeau de gaze sous la passe. Brides de ruban de faille et satin.

6. Chapeau *Écharpe*. Forme ronde en paille d'Italie, fond élevé et fuyant. La passe, soulevée tout autour, est recouverte par trois volants de dentelle de gaze brodée, de même ton que la paille. Une écharpe de gaze s'entortille sur le chapeau, fixée d'un côté par une plume et derrière par des pavots; elle revient sur le côté opposé former un pan tombant.

7. Chapeau *Simplex*. Forme ronde en paille. La passe, double et relevée tout autour, est ouverte derrière. Une

2. CHAPEAU *Myosotis*.CHAPEAU *Pont-Arcy*.

corne. Piquet de roses avec feuillage sur le côté de la calotte, accompagnant une plume ombrée de la couleur puce ou jaune.

guirlande de coques de ruban jaune paille forme le bandeau d'un côté; l'autre est orné d'enfilades de clochettes jaunes et vertes, plumes

4. Chapeau Pelli-Du, form
ille belge. La pose est
ars noirs. Les deux côtés
me un œuf droit.

5. Capote de paille. Le bonnet
vé de manière à former des
ertes de velours noir; la pose est
mine. Ruban de tulle et
er le bavoi et en dessous
ble. Un groupe de roses
en orne le devant du chapeau.
u de ses côtés; l'autre est un
quet de fleurs, avec boutons
ondans de gaze sous le pas
uban de tulle et soie.

6. Chapeau Éclaircie. Forme
uille d'Italie, tout droit et
ans, soulève tout autour, et
ar trois volants de dentelle
ie, de même ton que la
charpe de gaze s'entrelace
cée d'un côté par une plume
ar des parties; elle ne se
ppose former un pan tombant.

7. Chapeau Soufflé. Forme
paille. La pose, élevée
tout autour, est ornée de



CHAPEAU PELL-DU

jaune paille forme le haut
de clochettes jaunes et



F. Gouin
L N 164

avec le drapeau vert sombre. Drapeau
noir.

Le charbonnier a eu la curiosité
l'origine du nom de son



CHAPEL DE PAPE

peu connue au lieu de plus
la mention de certains
dans le pays.

Le capitaine, en effet, balaie
par son côté dernier,
ce qui domine à la cour
de ces siècles; il y
avait très-peu, et ils
ont depuis ce coin d'une
faute caractéristique.

Le drapeau de la cour n'y
montait en grand habits,
ou d'autres parties. Des
craques à haute taille, dont
les manches, découvraient les
bras, permettaient à peine
à voir les bras; des chaus-
suriers et pointus, por-
tant de hauts talons; des
robes d'une longueur im-
mense; un habit d'une épaisseur
très-grande brodée d'or; une
ceinture d'une prodigieuse élé-
vation et surchargée de pier-
res; de longues girandoles
de diamants, suspendues aux
côtés, complétaient ce costume
très-bien.

Les hommes portaient des habits

jaunes et feuillage vert sombre. Draperie de ruban jaune paille tournant sur toutes les coutures et coupés à la taille par une écharpe. derrière.

Un chroniqueur a eu la curiosité de rechercher l'origine du nom de *bal paré* et il a



5. CAPOTE DE PAILLE.

pu constater une fois de plus la transformation de certains usages du passé.

On appelait, en effet, *bals parés*, dans le siècle dernier, ceux qui se donnaient à la cour aux occasions solennelles; il y en avait très-rarement, et ils étaient marqués au coin d'une étiquette caractéristique.

Les dames de la cour n'y dansaient qu'en grands habits, avec d'énormes paniers. Des corsages à longue taille, dont les épaulettes, découvrant les épaules, permettaient à peine de lever les bras; des chaussures étroites et pointues, portées sur de hauts talons; des bas de robes d'une longueur immense; un habit d'une épaisse et riche étoffe brodée d'or; une coiffure d'une prodigieuse élévation et surchargée de pierres; de lourdes girandoles de diamants, suspendues aux oreilles, complétaient ce costume avec lequel il était difficile de danser lestement.

Les hommes portaient des habits à grands parements, brodés



4. CHAPEAU Petit-Duc.

Seules, les femmes présentées à la cour pouvaient assister à ces bals. Aussi les rois de France, qui se piquaient de grâce et d'affabilité, ne manquaient-ils jamais de donner des bals masqués, afin que les personnes qui n'étaient pas



6. CHAPEAU Écharpe.

présentées pussent y venir. Les femmes étaient alors en dominos à plis par derrière comme les robes de ville. Ces dominos avaient des amadis à longues manches flottantes.

On voit que notre époque a singulièrement détourné de sa signification primitive le *bal paré* d'autrefois.

Elle a, par contre, restauré les *bals blancs* de l'ancien régime, ces bals où ne dansaient que les jeunes filles et qui ne se prolongeaient que peu avant dans la nuit. La comtesse de Mortemart a donné dernièrement un charmant bal de ce genre. On a dansé également chez la marquise de Virieu, chez la comtesse de Rougé, chez la comtesse de Kersaint, chez la marquise de Saint-Chamans, chez M. et M^{me} Maigne et chez la marquise de Trévise, où Olivier Métra, à la tête de son orchestre caché derrière les fleurs, a fait entendre les plus jolies valse de son répertoire.

L. S.



CHAPEAU Simplex.

PLANCHE G. N° 886 — DESCRIPTION, PAGE 170.



TOILETTES DE PROMENADE (DESSINÉES PAR H. JANET)

Modèles des grands magasins du Coin de Rue (6 et 8, rue Montesquieu). — Patrons épinglés : 5 francs.

Chapeau de M.
Montesquieu 6 et 8.
Cristal de St. Pierre
Paris à la main 1/2



1506

Jules Davray A long imp. e. des Marchés, 66.

Ad. Goubaud, 3, Fils Ed. Paris *Edouard*

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue du Quatre-Septembre, N° 3

*Chapman de M^{me} Seguin, 2, des Colonnes, 1 - Etoffes et Nouveautés des G^{ds} Mag^{as} du Com de Rue,
 2, Montorgueil, 6 et 8 - Mercerie et Rubans des Magasins des Galeries Choiseul, 2, N^{os} des Petits Champs, 36.
 Corsets de P. de Plument, 2, Vivienne, 33 - Chaussures pour Dames de la M^{me} Poivret & C^{ie}, 2, Montorgueil, 61.*

Entered at Stationer's Hall.



TOI
M

PLANCHE G. N° 878. — DESCRIPTION, PAGE 170.



TOILETTES DE RÉCEPTION (DESSINÉES PAR H. JANET).

Modèles de M^{me} H. Du Riez (rue Halévy, 8). — Prix des patrons épinglés : 3 et 8 francs.

A NOS LECTRICES

Parmi les nouvelles que nous avons annoncées au début de l'année, il en est une — celle dont nous commençons aujourd'hui la publication — qui mérite d'être particulièrement signalée à l'attention de nos lectrices. Œuvre d'un des plus remarquables écrivains de l'Autriche, elle n'avait point encore été traduite en français, et nous sommes heureux d'en pouvoir offrir la primeur à nos Abonnées. Nous ne doutons pas qu'elles ne lisent la touchante histoire de *Schlémilie* avec autant d'intérêt que l'adorable récit des *Amours d'un notaire*, de P.-J. Stahl.

Robert HYENNE.

SCHLÉMILIE

SCÈNES DE LA VIE DE FAMILLE DES ISRAËLITES ALLEMANDS (1)

I

Emilie — pour la désigner sous son véritable nom — était la fille de notre cousine Katz qui, devenue veuve de bonne heure, n'avait eu que cette enfant.

D'une constitution faible, elle avait été sujette, dès l'âge le plus tendre, à des crises nerveuses qui se reproduisirent plus tard avec une certaine fréquence lorsque vint le moment où le corps se développe : de là le caractère d'incertitude mêlée de brusquerie qui se faisait remarquer dans ses mouvements. Sa mère, avec une touchante sollicitude, lui prodiguait les soins les plus attentifs, l'enveloppant, pour ainsi dire, dans du coton; elle était seule à ne point s'apercevoir de ce qu'il y avait de gauche et de peu gracieux dans les manières de sa fille. Et pourtant c'était à cette gaucherie, à ce manque de grâce qu'Emilie devait le surnom sous lequel elle était connue de toute la ville.

Ce surnom lui avait été donné par le vieux Lévy, le malin de l'endroit, qui à sa spécialité de faiseur de bons mots joignait la direction d'un commerce de fil et d'aiguilles dans la rue du Marché. Ce personnage, dont la langue était plus effilée encore que ses aiguilles, ayant vu un jour la pauvre fille se trémousser, sous prétexte de danse, dans un bal public du faubourg Aouï :

— Comment se nomme ce laidéron? avait-il demandé.

— Emilie, répondit quelqu'un.

— C'est *Schlémilie* qu'elle devrait s'appeler! répliqua aussitôt le vieux Lévy.

Depuis lors, ce nom lui était resté.

Si je descends dans ma mémoire et fouille à travers les études que j'ai faites de l'hébreu, je trouve que *Schela-mi-el* signifie « un être abandonné de Dieu ». Mais on entend d'ordinaire par là un enfant que la chance n'a pas favorisé ou, pour me servir d'un mot d'argot, quelqu'un qui a du *guignon*. Chamisso (2) a introduit le mot de *Schlemihl* dans la littérature allemande en créant le type d'un homme de bien qui doit traverser misérablement la vie parce que son ombre lui manque. Le célèbre écrivain a raison : au *Schlemihl*, en effet, il ne manque qu'une ombre, — ou plutôt un rayon de lumière, une auréole de vie, ce parfum de bonheur, si l'on veut, que les Grâces exhale et que les Fées répandent sur l'heureux mortel dont elles entourent le berceau. Ce parfum des Grâces, c'est le talisman suprême, la lettre de recommandation sans laquelle il n'est point d'accès dans

(1) Reproduction interdite.

(2) Adelb. de Chamisso, littérateur et naturaliste allemand, avait émigré de France en 1790. *Pierre Schlemihl*, son principal ouvrage, est l'histoire d'un homme qui a perdu son ombre.

le monde, et quiconque ne la possède pas ne saurait la remplacer, fût-ce par ce qu'on appelle ici-bas les quatre vertus cardinales. Il n'y a que l'œil de Dieu pour n'y point regarder, et l'on peut affirmer, comme un fait d'une certitude absolue, que notre bonne *Schlémilie* est entrée tout droit au paradis, même sans le baiser des Grâces.

C'était, si j'en ai bon souvenir, une fille à la taille élancée, aux cheveux bruns, avec de grands yeux noirs, une bouche très-grande aussi, laissant apercevoir des dents assez mal rangées et d'une blancheur douteuse. La nature, qui lui avait donné de grandes mains, l'avait gratifiée de pieds plus grands encore; elle les agitait en tous sens, traînant toujours après soi quelque cordon, quelque bouton déchiré, selon que sa chaussure était faite pour être liée ou boutonnée. Des tresses de ses cheveux s'échappaient constamment quelques mèches désordonnées, pareilles à l'herbe folle qui pousse au printemps; d'autres, non moins indiscrètes, se jouaient avec persistance autour de son front, en dépit des vains efforts que la main et le bras faisaient à tour de rôle pour les écarter.

Même par le temps le plus sec, elle trouvait le moyen d'enguirlander de boue ses robes en trottant délibérément au beau milieu du ruisseau. Un autre talent, très-prononcé chez elle également, consistait à ne jamais manquer d'essuyer, avec son châle ou son manteau, la porte nouvellement peinte d'une maison; ou bien c'était son chapeau qu'elle accrochait à la lanterne d'un magasin, et l'on pense quelle tournure gracieuse pouvait ensuite reprendre, entre ses larges mains, le malheureux chapeau! Voulait-elle embrasser l'un des petits enfants de la famille? ce n'était jamais sans heurter de ses doigts les yeux ou le nez du petit être, et sans se faire à elle-même plus de mal encore qu'à l'enfant. Aussi lui défendait-on bien, malgré ses prières répétées, de porter un bébé dans ses bras : car, n'eût-elle rencontré sous ses pas qu'un brin de fil, elle fût assurément tombée avec son précieux fardeau.

Le sort semblait, du reste, uniquement occupé à la poursuivre. Si elle avait dessein de s'asseoir, il lui assignait comme siège la chaise la plus vacillante, et il était rare qu'elle ne fit pas une chute plus ou moins grotesque. Au cours de danse, toutes ses compagnes tremblaient pour les volants de leurs robes de barège ou de mouseline, car les talons de ses chaussures, sans égard pour personne, étaient une incessante menace pour tous ses voisins. Il en résultait naturellement une chose : c'est que, chaque fois qu'une contredanse nouvelle rendait nécessaires de nouvelles invitations, elle se trouvait condamnée à demeurer seule sur sa chaise, occupée à tourner et retourner son mouchoir. Elle eût pu rester ainsi jusqu'à la fin, si le petit professeur de danse, M. Albert, après avoir jeté de son côté un regard de muette compassion, ne fût venu la prendre pour compléter un quadrille en quête de vis-à-vis.

Ajoutons bien vite que la pauvre fille supportait tout cela sans la moindre amertume, et le nom même de *Schlémilie*, qui la saluait à tout bout de champ, avait depuis longtemps cessé de la blesser. Le cours de danse terminé, elle n'en embrassait pas moins ses jeunes compagnes avec une telle effusion, qu'il en coûtait toujours l'existence à quelques touffes de rubans ou à quelques-uns des bouquets dont elles avaient orné leur corsage.

Deux incidents de la vie de *Schlémilie* doivent trouver ici leur place.

A l'époque où notre ville fut atteinte d'une épidémie de petite vérole qui ne prit heureusement pas de graves proportions, *Schlémilie* en fut naturellement la première victime, et il va sans dire que cette circonstance n'était pas faite pour ajouter à sa beauté.

A quelque temps de là, elle imagina, pour le jour de fête de sa mère, d'acheter sur ses économies de gentils rideaux et d'en orner la fenêtre du salon. Cela fait, et comme, avec la complaisance d'un artiste content de son œuvre, elle les admirait, une bougie allumée à la main, les franges tout à coup prirent feu; si

non qu'un clin d'œil
les, devaient la proie
des, pendant plusieurs
sans toutes garnies de
aussi peut se résigner
aux ans.

quelques années
sainte d'une de ces et
l'époque en vain la
l'ère anglaise, les pl
de laisser couler sa
de devant prendre,
le chaise dont elle
comme toute, on n
que amant des filles,
le fage lui fut part
sichon. — une brava
que son cousin de
cramé de bétail de la
au cin de prouver qu
villes le pur alleman
deux le boucher, soit
vintaires; elle ajoutai
culture, et que mar
sageant si bien sa m
de longues souffre
était juste dans la soir
crament ou personnel
conversations auxquelles
elle avait possédé s'était
de le sa mère, car il est
à répondre pour les visite
la pauvre fille se serait tou
si un talent ne se fût tr
du côté Marcus.

L'onde Marcus, son gra
bonhomme d'une physiono
voit. Il était arrivé jusqu'à
l'ère vien geyon. Une ta
pales de coupe; un long
que verser d'ore-boutant à
moment et li de rares
prenable signe de race, a
comme un vint parchemin
qu'il se séparait à peine
l'ensemble répondait au
tout le temp avait été plus
depuis quelques années. Q
que, dans le monde du temp
elle avait fini par pres
côté du jour, elle sembla
tout.

Cette, lorsque Camberla
de prouver que l'oncle Ma
propriétaire d'une maison
cramé qu'une seule cham
cramé. Toutes les autres

Il General des Juifs
de la Grèce de Camberland
l'ad. Sclerwa en est le prin
Il faut peu d'un respect.

bien qu'en un clin d'œil les rideaux, et avec eux la moitié du salon, devinrent la proie des flammes. Quant à la pauvre fille, elle dut, pendant plusieurs mois, cacher dans des gants énormes ses mains toutes garnies de compresses.

Ainsi peut se résumer l'histoire de Schlémilie jusqu'à l'âge de seize ans.

Quelques années plus tard, sa mère tomba malade; elle était atteinte d'une de ces cruelles maladies intérieures qui font attendre si longtemps en vain la mort. Emilie lui prodiguait, avec une patience angélique, les plus tendres soins; il lui arrivait bien parfois de laisser couler sur les joues de la malade la potion que celle-ci devait prendre, ou de lui brûler les pieds avec la boue d'eau chaude dont elle ne manquait jamais de munir son lit; mais, somme toute, on ne s'en accordait pas moins à voir en elle la plus aimante des filles, la garde-malade la plus infatigable.

Cet éloge lui fut particulièrement donné par la cuisinière Schonchen, — une brave fille, qui se faisait appeler Jeanette depuis que son cousin de la petite ville de Melsungen, étant venu au marché de bétail de la résidence, avait imaginé de la désigner ainsi, afin de prouver qu'à Melsungen on comprenait aussi bien qu'ailleurs le pur allemand. — Donc Jeanette disait hautement, soit chez le boucher, soit au marché, qu'Emilie était la meilleure des créatures; elle ajoutait que le bon Dieu regarde au cœur, non à la coiffure, et que mademoiselle Katz avait mérité le paradis en soignant si bien sa mère!

Après de longues souffrances, notre cousine Katz mourut. Elle s'éteignit juste dans la soirée de la fête de Pourim (1), c'est-à-dire en un moment où personne n'était en situation de porter à Emilie les consolations auxquelles elle avait droit. Le peu de fortune qu'elle avait possédé s'était littéralement fondu au cours de la maladie de sa mère, car il est juste de dire qu'elle n'avait regardé à la dépense ni pour les visites du médecin, ni pour les remèdes, et la pauvre fille se serait trouvée en butte aux plus dures privations si un tuteur ne se fût très-heureusement offert dans la personne du vieil oncle Marcus.

II

L'oncle Marcus, son grand-oncle et le nôtre, était un vieux bonhomme d'une physionomie singulière et d'ailleurs fort originale. Il était arrivé jusqu'à l'âge de soixante-dix ans sans cesser d'être vieux garçon. Une taille longue et élancée, surmontant des jambes de cigogne; un long cou toujours tendu en avant, comme pour servir d'arc-boutant à une tête allongée, sur laquelle apparaissaient çà et là de rares cheveux blancs; un nez monumental, irrécusable signe de race, au milieu d'un visage imberbe et jauni comme un vieux parchemin; sous ce nez enfin, des lèvres minces qui le séparaient à peine du menton: voilà pour le physique. L'enveloppe répondait au contenu. Une longue redingote brune, dont le drap avait été plusieurs fois retourné, l'habillait fidèlement depuis quelques années. Quant à la blanche cravate de batiste qui, selon la mode du temps, s'enroulait deux fois autour de son cou, elle avait fini par prendre un ton si chaud que, même à la clarté du jour, elle semblait dorée par les rayons du soleil couchant.

Certes, lorsque Cumberland créa son *Schewa* (2), il y a lieu de présumer que l'oncle Marcus avait dû lui apparaître en rêve!

Propriétaire d'une maison située au coin du Graben (3), il n'y occupait qu'une seule chambre, à laquelle on arrivait par un long corridor. Toutes les autres pièces étaient vides, — vides d'habi-

(1) Carnaval des Juifs.

(2) Le drame de Cumberland auquel il est fait allusion ici a pour titre : *le Juif*. *Schewa* en est le principal personnage.

(3) Fossé près d'un rempart.

tants, s'entend, — car on n'en eût pu trouver une qui ne fût encombrée des objets les plus hétérogènes, immense collection de bric-à-brac appartenant aux milles branches du commerce de sa maison. C'est dire qu'il faisait commerce de tout!... Des meubles, des bottes à l'écuillère, des plats d'étain et des dentelles de Flandre, des lingots d'argent et de la verrerie, des habits d'uni-forme du dernier siècle richement brodés, de vieilles monnaies, des diamants même, « *ed cætera, ed cætera* », comme il avait coutume de dire à chaque phrase, — il y avait de tout dans ce capharnaüm, et tout y était emmagasiné en un désordre si complet qu'on pouvait le considérer comme un effet de l'art. Ses caves regorgeaient de vins de toute provenance, qu'il débitait en gros et en détail; il y avait entassé également d'énormes provisions de charbon et de bois à brûler, denrées pour lesquelles il avait acquis du fisc municipal le droit de vente aux portes de la ville. Enfin, à tous ces éléments de trafic il joignait la possession d'un comptoir pour toutes les loteries des Etats de l'Allemagne, privilège qui lui avait procuré le titre honorable d'Assesseur de loterie.

Personne ne connaissait le chiffre de sa fortune; considéré par les uns comme un avare, il passait aux yeux des autres pour un prodigue. Ajoutons que ces deux appréciations étaient également fondées: très-parcimonieux pour tout ce qui le touchait personnellement, ne sacrifiant jamais à l'ostentation, au désir de paraître, il devenait au contraire d'une générosité sans bornes lorsqu'il s'agissait de secourir quelque pauvre honteux ou de venir en aide à des membres nécessiteux de la famille, qu'il avait lui-même jugés dignes d'intérêt. Aux jours de fête, il faisait remettre en cachette, au domicile de familles qu'il savait honorables mais pauvres, des paniers de vin choisi parmi ce qu'il avait de meilleur; et encore n'était-il point rare qu'en en voulant déboucher les bouteilles, celui qui les avait reçues trouvât des ducats d'or sous les cachets. Par exemple, c'est en vain qu'on eût cherché son nom sur les listes de souscription reproduites par le journal hebdomadaire, avec force remerciements publics à l'adresse des généreux bienfaiteurs qui y avaient pris part.

Le personnel de la maison Marcus comprenait en tout trois personnes: d'abord M. l'Assesseur, qui dirigeait lui-même les affaires, *ed cætera, ed cætera*; ensuite l'employé Baermann, qui, entré en réalité comme garde-magasin, mais bientôt chargé de tenir le bureau de loterie, s'était vu décerner par les clients de la maison le titre de directeur dudit bureau; enfin le cocher Merves, dont les fonctions consistaient aussi bien à transporter du charbon et du bois qu'à conduire son maître. Ce dernier cas échéant, il traversait si bruyamment la ville, avec sa petite voiture montée sur de grandes roues jaunes et attelée d'un cheval brun très-maigre, que le vieux Lévy, déjà nommé, avait plaisamment baptisé ce véhicule « la roulette ». Inutile de dire que ce surnom lui resta jusqu'à la fin de sa carrière.

III

Étant donné le caractère de l'oncle Marcus, il était tout nature qu'il fit de Schlémilie, pauvre fille dépourvue de charmes et devenue orpheline, sa pupille et son enfant d'adoption. A titre d'administrateur de son petit patrimoine, il lui apportait, sous forme d'« intérêts », tout ce que réclamait sa modeste existence.

Le dimanche, il venait la prendre dans la *roulette*, afin de lui faire faire des excursions à la Aou et dans les villages voisins. Chemin faisant, il retirait des poches de sa voiture, avec le sourire d'un prestidigitateur, du vin, de l'eau de seltz, du sucre, une coupe, des gâteaux et des fruits. Il donnait aussi à sa pupille de petits objets de parure, des dentelles, de jolis fichus de soie, *ed cætera, ed cætera*. Il arrivait bien parfois à la jeune fille de perdre quelques-uns de ces cadeaux; parfois aussi, en sortant de la *roulette* d'accrocher le marche-pied avec sa jupe et de tomber dans les

bras du vieux Marcus aussi lourdement qu'un sac de pommes de terre; mais ces incidents, l'oncle Marcus feignait de n'y point avoir pris garde.

De temps à autre, l'excellent homme venait passer une soirée avec sa pupille. Il lui faisait le récit de sa propre existence ou lui narrait des anecdotes empruntées à la grammaire de Meidinger (1), première édition, *ed cædera, ed cædera*. Schlémilie se faisait un devoir de sourire aux histoires quelque peu surannées du vieillard, mais l'attention qu'elle leur prêtait n'empêchait pas ses mains d'employer le temps à lui broder des pantoufles.

Un jour vint où Jeanette, qui avait juré de ne jamais quitter sa « Demoiselle », reçut une proposition de mariage de la part de son cousin, le marchand de bétail de Melsungen. Dans ce conflit de devoirs, ce fut Melsungen qui l'emporta; c'est là qu'après bien des hésitations elle dut suivre, à la fin, le penchant de son cœur. L'oncle Marcus offrit alors à sa pupille de se mettre à la tête de son ménage. Il lui céda, après l'avoir fait meubler pour la circonstance, une chambre située au premier étage et donnant sur la rue, et Schlémilie, à partir de ce moment, résida rue du Graben dans la maison de M. l'Assesseur.

Depuis le jour où son sort s'était si heureusement modifié, le nom de *Schlémilie* semblait être tombé dans l'oubli. L'oncle Marcus, en s'adressant à elle, n'avait besoin de lui donner aucun nom; la domestique qu'on avait prise pour n'avoir pas à faire venir les repas du restaurant l'appelait simplement « mademoiselle... »; ainsi faisait également le vieux Merves. Quant à Baermann, il ne lui donnait jamais d'autre titre que celui de « mademoiselle Katz ».

Dès leur première rencontre, elle avait trouvé, dans ce dernier, un adorateur aussi muet que fervent. La ressemblance physique qui existait entre ces deux êtres, également déshérités des Grâces, paraissait avoir eu pour résultat de créer à leur profit une sorte de parenté, un lien de mutuelle et discrète sympathie.

Il n'avait réellement rien de beau, ce Baermann, dans son petit et maigre individu. Ses jambes, arquées en ogive, dansaient littéralement dans des pantalons noirs qui n'avaient d'autre lustre que celui de l'âge, et des manches étriquées de sa redingote de bureau, protégées par des dessus de manche en lustrine, sortaient des mains longues et osseuses à rendre jaloux un squelette. Une teinte bleuâtre, provenant de sa barbe rasée, colorait seule ses joues pâles, tandis que ses yeux, toujours abrités derrière des lunettes, semblaient bordés de pourpre.

Mais, à travers les lunettes qui les protégeaient, ces yeux considéraient « mademoiselle Katz » comme un être supérieur. Baermann ne pouvait point oublier qu'elle lui recommandait son linge à l'égal de celui de l'oncle, avec une application grande et de plus grands coups d'aiguille encore; qu'elle lui réparait ses bas avec autant de soin qu'elle en eût mis à remmailer des filets de pêcheur; enfin que Jeanette lui ayant envoyé un gâteau de Melsungen, elle en avait fait deux parts, en avait enveloppé la plus grosse dans du papier et l'avait chargé de la remettre de sa part à la vieille bossue Jochebedchen, sa mère, qui faisait le commerce des foies et de la graisse d'oie. Aussi, lorsque la pauvre femme pénétra pour la première fois dans la maison après qu'Emilie s'y fut installée, et lorsque cette dernière, l'ayant fait entrer dans sa chambre en l'appelant « madame Baermann », daigna lui verser elle-même un verre de cognac, on eût pu voir s'échapper des yeux du fils attendri autant de larmes qu'il coula de gouttes de liqueur du verre ainsi offert par mademoiselle Katz.

Peu à peu la collaboration d'Emilie, prenant une part plus active, s'étendit aux affaires de la maison. Le vendredi soir, elle ne manquait jamais de faire bonne mesure à tous ceux qui venaient acheter une demi-chope de kidesch (pour la bénédiction du sab-

bat), et à cette occasion il lui arrivait quelquefois de laisser couler par terre une chope entière. Plus d'une fois aussi elle acheta du vieil étain ou du fer-blanc, sans jamais s'apercevoir qu'on lui volait six fois les mêmes objets pour les lui revendre ensuite. Ces petits incidents n'échappaient point à l'oncle Marcus, mais il n'avait pour tout cela qu'un sourire de bienveillante indulgence; car, d'autre part, Emilie le secondait avec autant de fidélité que de discrétion dans ses bonnes œuvres et elle savait toujours trouver un placement à ses bienfaits par la découverte de quelque infortune qu'on pût soulager en silence.

Il s'était établi entre ces deux singuliers caractères un si parfait accord, que l'attachement du vieillard pour la jeune fille ne faisait que croître; et toute la commune d'affirmer qu'Emilie hériterait de la fortune de son oncle ou tout au moins recevrait de ce dernier une riche dot. Le vieux Lévy disait bien, avec sa malice habituelle, que personne ne consentirait à acheter le « chat » en poche (1); mais cela n'empêchait pas les agents de mariage de faire des visites de plus en plus fréquentes à l'oncle Marcus pour obtenir de lui des renseignements au sujet de mademoiselle Katz et de sa dot.

Le vieillard tenait, dans ces occasions, une conduite très-réservée.

« Il résultait, disait-il, de ses informations que sa pupille ne possédait absolument rien du côté de sa mère. Quant à lui, il avait un neveu, le fils de son frère; et, bien que ce neveu, qui était allé se fixer en Amérique, ne lui eût point donné signe de vie depuis bien longtemps, ce n'en était pas moins son unique et très-proche parent: il avait donc envers lui des devoirs à remplir, *ed cædera, ed cædera!* Sans doute il donnerait à sa pupille une belle corbeille de mariage, du linge, de l'argenterie, des meubles, *ed cædera, ed cædera,* mais pour tout le reste il se réservait de prendre une résolution selon la personnalité de l'homme qui la demanderait en mariage. Celui qui ne la voudrait prendre que pour sa dot ne saurait en aucune façon lui plaire, parce que sa pupille était d'un caractère modeste, qu'elle avait un excellent cœur, *ed cædera, ed cædera!* »

Après un pareil discours, les agents matrimoniaux s'empresaient de demander: — Comment vont les affaires? La récolte du froment est-elle bonne en Westphalie? Sait-on qui a gagné le gros lot dans le dernier tirage de la loterie de Francfort? *Ed cædera, ed cædera...* Mais d'Emilie il n'en était plus question. En voyant les agents de mariage les plus connus s'éloigner avec la mine longue de gens découragés, Baermann respirait enfin et, dans son bonheur, s'oubliait au point de s'essuyer le nez sur ses manches de lustrine.

H. MOSENTHAL.

(Traduction de M. Bamberger.)

(La suite au prochain numéro.)

LES PAROLES D'OR

L'ennui est entré dans le monde par la paresse; elle a beaucoup de part dans la recherche que font les hommes des plaisirs, du jeu, de la société. Celui qui aime le travail a assez de soi-même.

LA BRUYÈRE.

Quelque rare que soit le véritable amour, il l'est encore moins que la véritable amitié.

LA ROCHEFOUCAULD.

(1) En Allemagne, on qualifie d'anecdotes tirées de Meidinger les vieilles anecdotes connues depuis longtemps de tout le monde.

(1) *Katz*, en allemand.

UN LIVRE UNIQUE

Lorsque Mme de Maintenon n'était encore que la femme du pauvre Scarron, de cette illustre victime d'une folie de carnaval, l'argent était quelquefois rare dans sa maison. Comme il fallait cependant, pour entretenir la gaieté du mari et pour lui faire oublier ses maux, tenir table ouverte et toujours accueillir les amis assez dévoués pour venir, l'aimable femme avait trouvé un moyen de rendre les diners succulents sans augmenter la dépense : s'il manquait un plat, elle le remplaçait par une histoire qu'elle contait délicieusement. Les convives n'étaient jamais plus contents que lorsque le menu laissait à désirer.

En ce temps de carême, il n'est pas surprenant que le menu de l'actualité soit un peu maigre. C'est donc le moment de suppléer au plat du jour qui manque par une anecdote que nous a contée un bouquiniste du quai et qui nous a paru assez touchante.

Il s'agit d'un bon, d'un excellent livre, d'un livre comme nous ont très-probablement pas nos bibliothèques, et comme nous souhaiterions que tous nos lecteurs en eussent.

Ce livre appartenait à un étudiant, bon garçon, un peu léger, un peu fou, un peu endetté, un peu dévoyé. Ce jeune homme, se trouvant fort à court, s'en alla sur le quai chercher un marchand qui voulût bien lui acheter quelques livres qu'il avait chez lui.

Il n'y en avait pas lourd. Une cinquantaine de mauvais romans décousus, maculés, pitoyables; mais dans le nombre se trouvaient deux in-folios très-anciens. C'était une édition de Plutarque traduit par Amyot.

— Ceux-là, dit l'étudiant au libraire, j'espère que vous m'en donnerez un bon prix.

— Je le voudrais, répondit le bouquiniste; mais vous savez qu'aujourd'hui on ne vend plus guère de ces grands volumes.

En entendant cette réponse, le jeune homme ne put cacher une certaine émotion. Evidemment il avait compté sur la vente de son Plutarque comme sur une ressource sérieuse.

— Voyez, dit-il, dans quel état admirable ils se trouvent. Je ne les ai pas fatigués. Je ne les ai même pas lus comme j'aurais dû les lire. Mon père, en me les donnant, m'avait dit : « Si jamais tu es découragé, si tu as fui le travail, si tu as quelque embarras, lis Plutarque, mon enfant; tu trouveras toujours en lui un ami sûr, un conseiller dévoué, et... »

En disant ces mots, l'étudiant feuilletait le premier volume. Tout à coup, il pousse un cri de joie.

Il venait de trouver entre les pages un billet de 100 francs. Il continue de tourner les feuillets, et découvre encore d'autres billets.

— Voilà bien mon père! s'écrie-t-il, moitié souriant, moitié pleurant au souvenir de celui qu'il avait perdu et dont la bonté se manifestait encore d'une manière si inattendue.

Puis il cessa d'interroger son livre.

— Je ne veux point savoir tout ce qu'il renferme, ajouta-t-il. Ce que j'ai trouvé suffit pour me libérer des dettes que j'ai faites. L'argent qui peut rester dans ce livre doit m'être sacré. Je le garde pour les occasions difficiles, mais je jure bien, maintenant, de ne plus me laisser aller à des folies. Je vais me remettre au travail. Plutarque est un bien bon conseiller.

Le bouquiniste était resté pendant cette scène.

— Pour vous, lui dit l'étudiant, il ne faut pas que vous soyez venu ici pour rien. Prenez tous ces mauvais romans que mon père ne m'eût certes pas donnés; qu'ils représentent, pour aujourd'hui au moins, une bonne action, en devenant une cause de profit pour un brave homme. Je ne garde que mon Plutarque, et je le lirai le moins possible... dans cette édition-là.

G. B.-F.

THÉÂTRES

OPÉRA-COMIQUE. — Il y avait longtemps qu'on n'avait entendu à la salle Favart l'*Étoile du Nord*, de Meyerbeer. Nous nous rappelons ce bel ouvrage tel qu'il était interprété en 1854 par M^{me} Caroline Duprez, M^{lle} Lefebvre, MM. Bataille et Mocker, qui semblaient avoir été réunis à souhait pour faire valoir le mérite et vaincre les difficultés de cette partition si touffue.

Aujourd'hui d'autres artistes se sont attaqués à cet œuvre de demi-caractère et, s'ils ne font pas oublier leurs devanciers, ils se montrent du moins dignes de leur succéder.

Quant au public... il continue de préférer à la musique puissante et colorée de Meyerbeer les fredons de *Maitre Peronilla* (prononcez Jacques Offenbach). Pour lui, toute l'*Étoile du Nord* ne vaut pas la simple chanson de « la Malaguena », chantée aux Bouffes par madame Peschard. Des goûts et des couleurs!...

TROISIÈME THÉÂTRE-FRANÇAIS. — Pendant que la Comédie-Française se réserve pour *Les Fourchambault* d'Emile Augier et que l'Odéon est tout au *Joseph Balsamo* de M. Dumas fils, M. Ballande répare la faute qu'ont commise ces deux théâtres en ne recueillant pas la dernière comédie d'Edouard Plouvier : *Les Filles du père Marteau*.

Cette œuvre, introduite sur la scène par M. Jules Claretie, montre les dangers des unions mal assorties auxquelles ont présidé ces gens fâcheux qui se mêlent des affaires les plus intimes et les plus délicates. Oh! les faiseurs de mariages, qui donc en délivrera le pauvre monde?...

Le public a fait bon accueil à cet ouvrage honnête et consciencieusement écrit. Nous en sommes heureux pour la mémoire d'Edouard Plouvier, qui était un vrai poète, un lettré délicat et sympathique entre tous.

Robert HYENNE.

Nos lectrices ont dû voir combien nous nous multiplions depuis quelque temps pour leur fournir des indications sur la mode nouvelle. Maisons de détail, maisons de gros, nous avons tout visité; pour aujourd'hui, voulant leur donner des renseignements exceptionnels, en dehors de notre revue ordinaire, c'est en fabrique même que nous sommes allées les chercher.

Nous ajouterons que bien nous en a pris, car jamais nous n'avons vu plus bel assortiment d'étoffes que dans la maison LABBEY ET C^{ie}, fabricants (16, rue de la Banque). Au surplus, on pourra juger du choix qu'elle offre à ses clients, quand on saura qu'elle possède de 25 à 30,000 pièces d'étoffes; il est aisé de comprendre, d'après cela, que les premières couturières de Paris s'adressent volontiers à elle. Non-seulement elles y trouvent les plus vastes approvisionnements, mais encore des prix de fabrique particulièrement avantageux.

Les soieries noires de cette maison sont remarquables. Le *cachemire Labbey*, entre autres, est un type exceptionnel de belle soie qui ne se graisse pas; on ne peut rien voir de plus beau dans ce genre. Dans un autre ordre d'idées, nous citerons : le *drap du Rhône*, à gros grain et très-solide; le *drap de l'Inde*, qui se recommande par sa grande richesse et un velouté superbe; le *drap d'Anvers*, qui est une soie noire des plus recommandables pour la toilette de fatigue, etc. Dans le domaine des soieries de haute nouveauté, des soieries unies de couleur et des tissus légers, nous avons également trouvé des merveilles dignes de figurer en première ligne sur le catalogue de cette maison.

Nous voudrions parler longuement des lainages nouveautés, mais il y en a tant, que nous sommes forcée d'en abrégier même la nomenclature : armure neige, natté siamois, armure gazelle, rayé diamant, toile Jockey-Club, poil de perdrix, rayé multicolore, jaspé soie, tussor bayadère, etc., etc. La maison Labbey et C^{ie} possède, en outre, une collection hors ligne de mérinos, cachemires d'Ecosse, cachemires de l'Inde, étoffes unies pure laine; des beiges unis et des beiges fantaisie, toujours pure laine, avec une infinité de dispositions qu'il serait trop long d'énumérer. Ajoutons seulement

que la maison Labbey et C^{ie} adresse *franco* et gratuitement des échantillons, à la condition toutefois qu'on lui fixe le genre et le prix minimum et maximum qu'on veut y mettre.

REVUE DES MAGASINS

Ce n'est pas sans raison que la foule se presse dans les grands magasins du *Coin de Rue* (6 et 8, rue Montesquieu), car chacun sait devoir y trouver au juste ce qui lui convient. Cette maison, qui justifie si bien la vieille réputation qu'elle s'est acquise de vendre le meilleur marché de tout Paris, a fait, cette année, des prodiges d'adresse et de savoir-faire. Son *Exposition générale des nouveautés de la saison d'été* n'est qu'une longue série d'enchantements et une tentation permanente pour le visiteur. La nouvelle administration sait bien ce qu'elle fait en annonçant que l'on peut *visiter sans acheter* : il n'est pas possible de résister !

La maison du *Coin de Rue* se signale, en particulier, par ce qui se rattache à son comptoir d'étoffes nouvelles; voici ce que, pour notre part, nous y avons remarqué : le *Tam-Tam*, fantaisie neigeuse présentant un grand choix de dispositions, à 0,95 cent.; le *Cygne*, une mousse charmante en toutes teintes claires, à 1 fr. 35; la *Silistrienne*, d'un aspect soyeux, avec pointillés moussus, à 1 fr. 45. — Dans la fantaisie riche, on trouve au *Coin de Rue* de très-jolis types de brochés laine et soie, bourrettes, cannelés, quadrillés, etc., dont la qualité est hors ligne et qui varient de 2 fr. 25 à 3 fr. 75 et 5 fr. 50. Cette maison offre également un choix des plus importants en étoffes unies, cachemires français, cachemires d'Écosse, cachemires de l'Inde, dans les tons les plus variés et les plus nouveaux : mastie, cocher, vert myrte, bleu azur, etc., à 2 fr. 95, 3 fr. 50, 3 fr. 90, 4 fr. 90, etc. Ces cachemires sont tous en grande largeur, sur 1^m, 20. Nous indiquerons encore, comme véritable « occasion », une série de beiges pure laine, ayant 1^m, 20 de largeur, marqués 1 fr. 90, ce qui est en vérité une affaire hors ligne.

Nous ne quitterons pas le *Coin de Rue* sans donner à nos lectrices une idée des avantages que présente cette maison en ce qui concerne le costume d'enfant, lequel y est très-soigné et d'un prix surprenant. Nous avons noté des robes de toile soutachée pour bébés (jusqu'à trois ans) et garnies de broderies, dont le prix est de 1 fr. 90. On peut ajouter un chapeau *Niçois* en mousseline, orné de ruches de couleur, et qui coûte 0 fr. 95; voilà certes, une toilette à bon marché! — La robe *Helène*, pour enfant de quatre à six ans, est un gracieux modèle en tissu de fantaisie, orné de bisis et d'une légère broderie autour du décolleté. Le chapeau assorti à la toilette, genre *Niçois*, est en mousseline, avec piquet de fleurs; il est coté 1 fr. 40.

Nos lectrices feront bien de demander le joli catalogue illustré du *Coin de Rue*; elles y trouveront une foule de renseignements précieux que nous ne pouvons leur donner.

— C'est un grand tort de se chauffer court : le pied se ratatine dans la bottine, et ce qu'il perd en longueur, il le regagne en largeur; il en résulte forcément un fort vilain pied. Malheureusement il existe un grand nombre de cordonniers qui entretiennent cette erreur parmi leur clientèle, parce qu'ils n'ont pas de longueurs suffisantes pour les largeurs de tous les pieds.

La maison *Poivret et C^o* (61, rue Montorgueil) est entrée dans une voie bien plus intelligente; elle possède toutes les longueurs imaginables; aussi chausse-t-elle suivant les bons principes, qui consistent à toujours allonger le pied, pour le faire paraître plus mince; on obtient facilement ce résultat en adoptant les chaussures un peu plus longues que le pied. Cette raison suffirait pour expliquer la vogue de la maison *Poivret et C^o*, si avec cela elle n'avait les meilleures chaussures et les plus élégantes. Ajoutons qu'elles sont *cousues* et ne coûtent pas plus cher que la chaussure clouée des autres maisons.

Nous signalerons à nos lectrices une gracieuse création de cette maison : le soulier *Marion Delorme*. Ce nouveau modèle est en chevreau glacé, avec piqûres blanches et boucle d'acier. Le bout est pointu et légèrement recourbé; la doublure est en peau de couleur et les talons sont de forme ordinaire ou Louis XV. Ce soulier jouit dès à présent d'un succès sans égal. C'est la véritable chaussure pour l'Exposition. Le soulier Charles IX, en chevreau glacé avec barrettes, se fermant sur le coude pied par un ruban et doublé de peau de couleur à l'intérieur, est également à l'ordre du jour.

SPÉCIALITÉS

Les produits de la maison Boissy, — eau, liniment et pommade, — constituent un véritable traitement pour la chevelure. On peut être assuré, en en faisant usage, que le cuir chevelu sera d'une propreté extrême, qu'on n'y verra plus de pellicules, que la chute des cheveux sera enrayée et qu'ils deviendront plus épais. S'ils commencent à blanchir, on arrivera à leur rendre leur coloration.

Depuis longtemps, on cherchait des produits vraiment efficaces pour soigner les cheveux, et le découragement avait gagné les personnes les plus persévérantes. Nous sommes heureux de pouvoir recommander l'*Eau Boissy*, dont les résultats sont réels et appuyés de sérieuses attestations. Il est d'ailleurs bien facile d'en faire l'essai.

Un prospectus explicatif et détaillé accompagne chaque flacon. On peut se procurer les produits de la maison Boissy chez M. Pinaud, parfumeur, boulevard Poissonnière, 12, Paris.

CORRESPONDANCE

M^{me} A. M..., A TOULON. — Le nombre des demandes qui nous ont été adressées cette année au sujet du *Panorama des modes* s'est trouvé si considérable qu'il nous a été impossible de les servir toutes à la fois. Vous recevrez votre exemplaire dans le courant de la semaine.

M^{lle} DONNY SOEURS A LONGWY. — Ce n'est qu'en envoyant 3 fr. en timbres-postes que vous pouvez avoir droit à la prime.

M^{lle} ANNA L..., A LAON. — C'est par une erreur de plume que dernièrement, dans la correspondance, on a indiqué le col rabattu comme convenant surtout aux cous longs : c'est juste le contraire qu'il faut lire.

M^{me} DE B..., A LIMOGES. — Si vous aimez les mitaines longues, il faut vous résigner à porter des manchettes un peu courtes, ce qui se fait, du reste, dans les cercles élégants. Nous pouvons vous fournir un patron de manche, si vous le souhaitez.

M^{me} LUCIE M..., A BESANCON. — La plus jolie nouveauté, en fait de tissus de grenadine, est un genre pékin, à rayures de velours plus ou moins larges sur fond grenadine. Quelquefois la rayure est en velours frappé. Le seul inconvénient de cette belle étoffe, c'est son prix élevé.

— M^{me} ANAIS K..., A TARASCON. — Un fichu Marie-Antoinette, établi en dentelle, en cachemire et en crêpe lisse, tient lieu de vêtement pour sortir, pendant l'été; mais on ne peut plus se promener taille nue.

— M^{lle} MARIE B..., A TOULOUSE. — Oui, le vêtement pareil à la robe se fait encore; on le ferme par une double rangée de boutons.

— M^{me} B. DE LUC, A SAINTES. — Le prix de la passementerie est relatif à la dépense de la main d'œuvre; mais il y a toujours moyen de s'arranger. Adressez-vous de préférence aux maisons que nous recommandons.

Nous recevons encore de quelques-unes de nos abonnées des réclamations que l'examen attentif du calendrier leur eût épargnées. Persuadées que le journal doit leur arriver invariablement le 1^{er} du mois, elles nous écrivent pour se plaindre de ne l'avoir point reçu. Nous nous empressons de leur rappeler que le journal paraît *tous les samedis*, sans acception de date. Or, le premier samedi d'avril tombant le 6, il nous était impossible de leur expédier le journal avant cette date.

AD. G. ET FILS.

ROUVENAT (*) et CH. LOURDEL, JOAILLIERS.

Paris, 6, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et FILS, propriétaires-gérants.